

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.



FEUILLETON du CANARD
LES CRIMES
DE
POLICHINELLE.

(Suite.)
XXXII

Tous les toasts étant terminés,—il y en eut une quantité infinie,— Polichinelle annonça qu'il avait une grande et heureuse nouvelle à faire connaître à son peuple.

On se regarda fort étonné, car on vivait en paix avec tous les voisins, l'intérieur du royaume était paisible. Grâce aux bombances continues et aux largesses du nouveau roi, tout le monde ne désirait que la continuation d'un règne si plein de félicités.

Cependant, Polichinelle n'en usait pas ainsi :

—Mes amis, dit-il avec bonté, depuis plus d'un an que je régné sur vous en père, j'ose le croire plutôt qu'en souverain...

—On l'interrompit par des cris de joie et des larmes :

—Oh ! oui, vous êtes notre père, notre vrai père !

—Vive papa Polichinelle ! cria son propre fils qui avait déjà beaucoup d'esprit et qui se roulait sur la table, fourrageait les bonbons, érasait les confitures, revenait toutes les deux minutes embrasser Isoline, et par ce moyen rendait la dyastie plus populaire que Polichinelle n'aurait pu faire en donnant à chaque père de famille douze mille livres de rente.

—Eh bien ! continua ce bon roi, une chose m'inquiète.

Aussitôt l'inquiétude et l'angoisse parurent sur tous les visages. Quoi donc ? Que pouvait-il craindre ? que pouvait-il prévoir ?

—Je crains, mes amis, mes enfants, que ce bonheur si doux ne soit éter-



SIR JOHN.—Bateau ! comme mon équipage devient poussif ! avec de pareilles bêtes je n'arriverai jamais à gagner le prix aux prochaines élections !

nel... Vous pouvez vous lasser de moi...

—Non ! non ! c'est le peuple.

—Vous dégouter de mon gouvernement...

—Non ! non !

—...Et m'attribuer quelque jour les malheurs (car le bonheur a toujours une fin) que j'aurai prévus et prédits sans pouvoir les empêcher... En deux mots, je veux abdiquer.

A ces mots toute l'assemblée frémit. Abdiquer ! Est-ce possible ? Mais un roi, se doit à son peuple. Un roi doit faire la félicité de son peuple !...

Un boucher plein d'enthousiasme lui cria d'une voix étonnante :

—Toi, papa Polichinelle, si tu avais le malheur de répéter une chose pareille, je ne sais pas ce que je te ferais !

Et tirant de sa ceinture son grand couteau à dépecer les bœufs, il le brandit au-dessus de sa tête d'une façon si terrible que le fils de Polichinelle, effrayé, se cacha les yeux dans

le sein de la belle Isoline qui n'était pas trop rassurée pour son compte.

Tous les assistants protestèrent de leur dévouement inébranlable au roi, à la reine et à toute la dynastie. Ce fut une scène touchante. Les officiers tirèrent leurs sabres et les agitent et l'air d'une façon belliqueuse ; les gens de loi, ne pouvant pas haranguer dans ce tumulte, agitèrent leurs toques en poussant des cris inarticulés ; vingt-trois mille cinq cent trente-trois jolies femmes ou qui croyaient l'être s'évanouirent d'attendrissement et de joie dans les bras d'un pareil nombre de leurs voisins, parents et amis, et enfin Polichinelle reprit :

—Eh bien ! mes amis, mes enfants, je vous crois, je suis nécessaire à votre bonheur comme vous êtes nécessaire au mien ; je renonce donc à mon projet... et cependant Dieu sait avec quelle peine ! car je caressais le désir le plus vif de retourner à mes chères études...

—Non ! non ! reprit le boucher. Pâs de chères études ! Tu es assez savant comme ça !

—Mais, continua le roi il faut me permettre de partager avec d'autres le fardeau si pesant du pouvoir...

—Ah ! ah ! fit tout bas Mathieu Mulet dans son coin. Le gaillard a vu comme je l'avais maté l'autre jour, et il sent le besoin de s'appuyer sur la justice, sur la magistrature, sur nous enfin !

Il n'osa dire "sur moi", mais il le pensait.

—Voici donc ce que je propose, reprit Polichinelle.

Un homme, quels que soient son génie, sa bonne volonté, son expérience des affaires, a besoin de s'appuyer sur d'autres hommes d'une capacité spéciale, éprouvée dans les grands emplois.

En même temps il regardait Mathieu Mulet du coin de l'œil. Ce lui-ci sentait son cœur se dilater d'orgueil et de joie. Il allait donc enfin être le maître.

—Avant tout, dit Polichinelle, ce ce qu'il nous faut, c'est un conseil de cinquante hommes choisis parmi les

plus capables et les plus austères de mon royaume. Ce sera mon conseil d'Etat chargé de préparer les lois, d'en surveiller l'exécution et aussi de fixer ce que les autres classes de citoyens auront à payer chaque année pour la sûreté de l'Etat, l'administration des villes et des campagnes et la splendeur du trône.

Tout le monde trouva cette proposition fort sage. Le premier président, plus qu'une personne. Alors le roi dit à haute voix :

—Monsieur Mathieu Mulet, c'est vous que je charge de présider l'auguste corps. Vos collègues, dont les noms sont déjà sur la liste, (Il en fit l'appel.) vont venir prêter serment après vous ; mais c'est à vous, mon vénérable ami, de leur donner l'exemple.

L'autre s'avança d'un pas lent et solennel. Il faisait le gros dos et se croyait majestueux. Peut-être l'était-il aussi, car il y a des majestés de plus d'une espèce, à commencer par celle des rois et des empereurs, et à finir par celle des cochons primés dans les concours agricoles et régionaux.

Il vient donc, ce magistrat austère, s'agenouiller devant le roi qui dicta et lui fit répéter la formule du serment, et le renvoya en lui donnant sa main à baiser, ce que l'autre fit volontiers.

Les quarante-neuf autres conseillers d'Etat suivirent l'exemple du président et se retirèrent déjà lorsque le vieux Mathieu Mulet fut pris d'un scrupule et revint sur ses pas.

—Sire, dit-il tout bas, quel est votre traitement ?

—A peu près ce qu'il vous plaira, répondit Polichinelle.

A ces mots, la figure de cet homme rébarbatif s'épanouit comme une rose au soleil.

—... Je veux dire, continua le roi, que vous aurez le droit de fixer le chiffre de ma liste civile, et qu'à mon tour je déciderai de la vôtre suivant que je serai content ou mécontent de la mienne.

La figure qui s'élargissait dans un sourire s'allongea dans une affreuse moue.

—Mais vous, sire, continua Mathieu Mulet, quel est le chiffre que vous désirez, car enfin vous connaissez notre loyauté, notre enthousiasme, notre dévouement à votre dynastie... il tous serait bien dur, quand notre unique désir est de prévenir les moindres intentions de Votre Majesté, d'échouer dans ce dessein loyal de sujets fidèles.

Mais il eut beau faire et prier le roi de s'expliquer plus clairement, Polichinelle s'y refusa toujours, disant d'un air de négligence hautaine et bienveillante que la moindre chose

lui, affirmit... un morceau de pain, un oignon orné, un verre d'eau de source... Il se devait à son peuple et son peuple ne lui devait rien.

—Où ça, demanda Mathieu Mulet qui ne se fiait pas trop à ces nobles sentiments, dignes de Cincinnatus de Fabricius, consuls de Rome, permettez-moi, sire, de vous poser une question.

—Posez, mon vieil ami, posez, répliqua l'autre en riant dans sa barbe. Je serai heureux de vous répondre.

—Eh bien, sire, excusez la hardiesse de mon raisonnement. Si le centre de la terre venait à s'entrouvrir en ce moment même, et si nous tous, vos conseillers d'Etat, nous venions à disparaître du même coup, ce serait une grande perte...

—...Pour vos familles, dit Polichinelle en riant.

—Oui, sire, reprit l'autre avec une gravité croissante, mais surtout pour l'Etat que nous avons servi avec fidélité et dévouement sous le règne de vos prédécesseurs...

Et que vous comptez bien servir encore sous mes successeurs, n'est-ce pas?... Laissez-moi compléter votre idée que je crois entrevoir... Vous voulez savoir à quelle somme j'estimerai cette perte?...
—Mathieu Mulet fit signe qu'il était deviné.

—Eh bien, je vous estime l'un dans l'autre à vingt mille écus par an, dit-il assez.

Le Président expliqua que les simples conseillers pouvaient se contenter de ce chiffre modeste, mais que lui, leur chef, obligé à des frais de représentation, ne pouvait pas s'en tirer à moins de trois cent mille écus.

—Quant à moi, continua Polichinelle, qui fit un signe d'acquiescement, je me contenterai de ce que vous voudra bien m'assigner la voix publique. Peuple, ajouta-t-il en élevant la voix, car jusque-là tout ce dialogue n'avait pas fait un grand bruit, peuple qu'aimes-tu mieux de mon conseil d'Etat ou de moi ?

—Toi, mille fois ! cria la foule.

—Vous voyez, conclut Polichinelle, que mon peuple m'aime mille fois mieux que vous, c'est à dire m'estime mille fois cher. Réfléchissez à cela et revenez me voir quand vous serez décidés.

—Sire, s'écria Mathieu Mulet après avoir consulté à demi-voix ses collègues, nos réflexions sont faites. Votre liste civile est fixée à vingt millions d'écus.

Les traitements de ces messieurs seront de vingt mille, et le mien de trois cent mille.

A la bonne heure ! dit Polichinelle. Je suis content de voir que vous savez ce que parler veut dire. Allez, mes amis allez et que Dieu vous assiste ! Je devine que nous aurons en semblable des relations très suivies et cordiales.

Comme tout paraissait fini Mathieu Mulet revint :

—Sire demanda-t-il, serons nous inamovibles ?

—Aussi longtemps, répliqua le roi, que vous rendrez à l'Etat des services suffisants ?

—Ah ! diable ! fit l'autre en se grattant le nez. Et à quel signe constaterons-nous que nos services sont suffisants ou insuffisants ?

—A celui-ci, dit Polichinelle, que s'ils sont insuffisants ou s'ils contrarient mes desseins, je vous ferai couper le cou. A part cela, vous serez inamovibles aussi longtemps que vos têtes demeureront vivantes sur vos épaules.

L'autre paraissait très inquiet.

—Mais, sire, comment pourrions-nous éviter l'horrible sacrilège inconvenant de contrarier les vues si sages et si profondes que Votre Majesté ne manquera sans doute pas d'avoir ? Quel sera le symptôme de votre auguste mécontentement ? Quel sera le moyen de l'éviter.

—...Et de garder sur vos épaules les moules de vos toques ! Mon Dieu, c'est bien simple mon cher président. Toutes les fois que vous aurez quel que chose à décider, venez me demander le matin quelle est ma décision, à moi, et tachez de vous y conformer, car, si vous y manquez, mes respectables seigneurs, moi, je ne vous manquerai pas.

Toute cette conversation se fit à voix basse comme on peut croire, car ce ne sont pas choses à imprimer dans les gazettes, mais elle est authentique,



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Annances: Première insertion, 10 centins par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boite 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL. 5 Juin 1886

Correspondance de Ladebauche.

Londres, 31 mai, 1886.

Mon Cher Canard,

Une dépêche vient de nous apprendre la capture d'une baleine dans les eaux du St Laurent à la Longue-Pointe. Tu ne saurais croire comme cela a fait du pétard ici parmi les gros honnets. Tout le monde s'imaginait que l'espèce de la baleine était disparue, et chacun espère que la baleine de la Longue-Pointe aura fait des petits baleineaux et qu'on en pêchera désormais beaucoup entre Québec et Montréal.

Aussitôt que cette importante nouvelle fut connue, Madame Victoire m'a fait appeler et m'a parlé à peu près dans ces termes : "Tu n'ignores pas Ladebauche m'a-t-elle dit que la baleine est un gros poisson qui sert surtout à faire des parapluies et des corsets pour les dames. C'est très difficile maintenant d'avoir de bons pépins et des corsets solides parce que les industriels qui sont pour la plupart pas mal filous fraudent et font de la fausse baleine avec autant d'adresse qu'ils mettent du foin dans le thé ou de la terre dans le poivre. Aussi tu me feras un grand plaisir de me procurer un quartier de la baleine de la Longue-Pointe avec lequel je ferai faire des pépins et des corsets pour toute la Cour; cela me rendra populaire auprès de mes dames d'honneur et de Madame Gladstone que je suis obligé de soigner à cause des affaires d'Irlande. Par la même occasion tu feras venir une torquette de tabac canayen pour mon genre Délorne et du sucre d'érable pour les petits de Galles."

J'ai retiré ma tuque et je me suis gratté la tête, parce que la demande me paraissait pas mal embarrassante et que je pensais qu'un spéculateur quelconque devait avoir mis la main sur la baleine pour l'exhiber en public et qu'elle devait être pas mal moisie au moment où ma lettre parviendrait au Canada; et en outre je ne savais pas trop à qui m'adresser pour réussir dans cette affaire.

J'ai pensé alors à Hector Berthelot qui est maintenant dans la marine et qui doit s'occuper des questions de pêche; j'ai pensé aussi au directeur de l'asile de la Longue-Pointe qui aurait pu avoir l'idée d'acheter la baleine pour nourrir ses pensionnaires, j'ai pensé à tous les marchands de poisson du marché Bonsecours, j'ai pensé enfin à bien d'autres personnes haut placées, mais cela ne m'assurait pas du tout du succès de ma demande.

Toutefois j'ai promis au petit hasard à la bourgeoise de lui faire avoir ce qu'elle me demandait et je me suis rendu immédiatement chez un pawn broker de la cité pour chercher dans ses vieilleries si je ne trouvais pas des vieilles baleines de parapluies et de corsets. J'ai eu beaucoup de mal à en trouver, par contre j'y ai vu pas mal de médailles du Nord-Ouest, un vieux portrait de M. Chapleau qu'on m'a offert pour un denier.

Après avoir rassemblé un lot respectable de baleines de seconde et même de troisième main je les ai enveloppées dans un numéro du CANARD et je les ai expédiées à la bourgeoise qui a été échaudée de mon envoi.

Malheureusement on vient de me dire que Madame Victoire aurait reconnu dans le lot une vieille baleine qui lui avait déjà servi, et qu'elle était pas mal en diable contre moi.

Aussi mon cher CANARD si tu peux encore te procurer de la vraie baleine de la Longue-Pointe, envoie moi ça au plus vite et tu me feras un plaisir énorme.

C'est tout ce que j'ai à te raconter aujourd'hui, et en attendant des nouvelles plus importantes je te serre affectueusement la patte.

Une enseigne ingénieuse !

Gaspard Mathieu pour intriguer les passants de la rue William a eu l'idée de faire peindre ses fenêtres en trois couleurs. La première a tous ses carreaux peints en bleu avec un B grand format au centre. La deuxième me est couverte de peintures blanches avec la lettre B au milieu. La troisième fenêtre porte la lettre R sur un fond blanc. La quatrième est peinte avec du vert avec les deux lettres H. R.

Gaspard se tient dans sa porte et lorsque quelqu'un lui demande la signification de ces lettres, il lui répond. B. B. et R. veulent dire bleu, blanc, rouge. Et H. R. ça signifie Home Rule.

Vive Gaspard pour avoir des idées à lui tout seul !

ANNONCES DU "CANARD"

THÉÂTRE ROYAL

Tout le monde se rappelle le succès énorme qu'a remporté la célèbre féerie Zozo lorsqu'elle fut représentée l'année dernière à Montréal. La même faveur a accueilli cette même pièce cette semaine au Royal.

La richesse des costumes, le luxe des décors, une mise en scène magnifiquement bien ordonnée, tout fait de cette pièce un des spectacles les plus intéressants que l'on puisse désirer.

Intéressant d'ajouter que chaque soirée comme chaque matinée le Royal est bondé de monde et que les applaudissements ne cessent pas pendant toute la soirée.

Une personne ayant fait sa fortune dans le commerce du tabac a offert d'être décoré de la médaille du Nord-Ouest.

On demande à changer une médaille du Nord-Ouest contre une place de cinq mille piastres du gouvernement.

Une jeune veuve de soixante quinze ans dont le mari a occupé une situation importante dans la politique conservatrice désirerait s'unir à un jeune avocat de la province de Québec qui aurait des chances de devenir ministre.

On désire des bouchons pour boucher les trous du budget. S'adresser au parlement de Québec.



Apprenant la distribution des médailles du Nord-Ouest, les sauvages suivent la track du Pacifique pour se rendre à Montréal, réclamer eux aussi une récompense.



Statue de la liberté éclairant le monde à New-York. Projet d'une modification de la statue pour l'instruction des marmots.

Je vous le garantis, étant né historien et non fabricant de romans.

(A continuer)

Une cantatrice sous le grand Frédéric

Une cantatrice, pensionnaire du Théâtre Royal, faisait assez souvent manquer le spectacle, prétextant la première indisposition venue.

Un soir que le grand Frédéric était dans sa loge, le régisseur vint dire ceci :

—Mesdames et messieurs, la direction à la douleur de vous annoncer que notre prima donna est enrôlée et que la représentation ne peut avoir lieu.

A ces mots, le grand Frédéric s'adresse à son aide de camp, lui donne un ordre, puis, se penchant vers l'orchestre, il fait signe aux musiciens de rester à leur place.

La cantatrice était tranquillement au coin du feu pas plus enrôlée que vous et moi, et se réjouissant du mauvais tour qu'elle venait de jouer à son directeur, quand soudain la porte s'ouvrit avec fracas et un officier suivi de quatre dragons se présenta.

—Mademoiselle, dit-il, le roi, mon maître, me charge de vous conduire à l'infirmerie de l'hôpital militaire, où vous serez guérie en peu de jours. L'actrice pâlit.

—C'est une plaisanterie ? murmure-t-elle.

—Un officier du roi ne plaisante jamais.

Sur un signe du lieutenant, les quatre dragons s'avancent, saisissent l'artiste, la portent dans un voitur qui attend à la porte, les soldats montent à cheval, et :

—A l'hôpital ! dit l'officier au cocher.

Le carrosse roule.

—Attendez ! dit la cantatrice au bout d'un instant, je crois que je vais mieux...

—Le roi désire, mademoiselle que vous portiez tout à fait bien, et que vous chantiez votre rôle ce soir même.

—J'essaierai, murmure la prisonnière.

—Au théâtre, dit le lieutenant au cocher.

La cantatrice s'habille à la hâte; puis, au moment de son entrée en scène, l'officier, lui dit à l'oreille :

—Et surtout chantez bien ! Je vais placer un dragon derrière chaque porte et, au moindre cocac, les soldats vous arrêteront et vous conduiront là-bas.

Du rhume, il n'en fut plus question, La prima donna avait retrouvé toute sa voix que, bien entendu, elle n'avait jamais perdue.

LE DIVORCÉ

Un tableau qui manque aux Caractères de La Bruyère :

Le divorcé est un hybride; une espèce d'amphibie qui n'a plus d'élément.

Le divorcé n'est ni marié, ni veuf, ni célibataire. Il n'a ni la tranquillité du premier, ni la poésie du deuxième, ni l'indépendance du dernier.

Il n'a plus de femme, tout en ayant une femme qui n'est plus sa femme. Il est peut-être trompé, sans avoir l'air d'être trompé, tout en paraissant trompé, quoiqu'il n'ait pas le droit de se fâcher d'être trompé.

Le divorcé est embarrassé dans sa contenance. Il ne peut pas avoir l'air d'un homme marié, puisqu'il ne l'est plus; et il n'a pas le droit d'agir en célibataire, puisqu'il a sa femme existante.

Cette confusion s'étend même jusqu'aux amis du divorcé. Ceux-ci ne peuvent pas lui demander des nouvelles de sa femme, parce qu'il ne la voit plus, et ils ne peuvent pas lui en donner, parce qu'ils auraient l'air de la connaître mieux que lui.

Le divorcé est exposé à rencontrer à chaque instant le mari de sa femme. Ce qui lui crée une situation embarrassante et à son successeur aussi.

Il arrive au divorcé d'entendre l'éloge de sa femme par un autre homme, et d'apprendre d'elle des traits, des qualités, des talents qu'il n'avait pas devinés et qu'il regrette.

Le divorcé s'ennuie et se sent malheureux. Il envie le sort du simple séparé. Le séparé, en effet, vit loin de sa femme tout en gardant sa situation, son autorité et son prestige. Si sa femme le trompe, il peut montrer et sévir. Il demeure majestueux et redoutable. Le divorce, lui, a tout abdiqué. Il est sans puissance et sans droit. Le séparé est encore assez mari pour sentir le prix de sa liberté et en jouir. Le divorcé, devenu libre, n'a plus que la nostalgie du ménage. Aussi le séparé vit-il en célibataire. Le divorcé se remarie toujours.

COUACS

—Qu'est ce qu'on m'apprend mam' Pochet ? C'est-il vrai que vot' locataire du cinquième a voulu se pendre avec l'ambroisie de sa fenêtre ? —Historique ! m'ama Chapuzot... à éprouve que j'y ai fait prendre de l'eau de délices des Carnes pour le faire revenir ! —Comment, vous ne croyez pas à l'amitié ? —Je suis de l'avis de Pierre Véron : " C'est un parapluie qui se retourne dès qu'il fait mauvais temps. " Au cerole : —Je m'ennuie. —Appelle donc X... —Pourquoi faire ? —Parce que vous êtes sûrs de vous ennuier mutuellement. Adieu.

On ne doit jamais parler politique à table. C'est, en effet, prendre mal son temps pour gouverner l'Etat que choisir le moment de la journée où l'on est le moins capable de se gouverner soi-même.

Pour arriver au comble de la sagesse, il ne faut ni trop manger, ni trop dormir, ni trop parler

Dans la salle des Pas-Perdus, au Palais de Justice. Un plaideur, donnant de l'argent à un avocat : — Sapristi ! comme tout est cher aujourd'hui ! L'avocat, opinant du bonnet et soupirant. — A qui le dites-vous ? Le plaideur, furieux. — A vous, parbleu !

Un garçon coiffeur se présentant chez une dame légère — J'ai eu le prix au dernier concours des coiffeurs... avec la coiffure d'Ève. — Pourriez-vous me l'essayer ? — Avec plaisir, si madame veut d'abord prendre le costume.

La langue française : Un homme embarrassé sur la conduite qu'il doit tenir va trouver deux personnes de bon conseil. La première lui dit : — A votre place, je n'hésiterais pas, j'irais rondement. La seconde lui dit : — A votre place, je n'hésiterais pas, j'irais carrément. Et c'est absolument la même chose.

Un financier assez véreux offre 300 francs par mois à un jeune homme pour être caissier chez lui. — C'est peu, fait le jeune homme. — Comment, " peu " ? répliqua le banquier ; mais à votre âge j'aurais tué mon père pour ce prix-là.

Le président. — Il est avéré que vous avez jeté votre femme sur les rails au moment où le train passait. L'accusé. — C'est vrai, monsieur le président, mais j'ai expliqué quelque chose, et, comme elle ne comprenait pas, dame ! je l'ai mise sur la voie.

Tournée d'inspection. Le général s'adresse à un capitaine dont la figure enluminée ne dénote pas précisément la tempérance : — Dites-moi, capitaine, vos fourrages sont-ils de bonne qualité ? — Oui, général. — Et l'eau ? — Dame ! les chevaux ne s'en plaignent pas !



AU JARDIN VIGER

Un habitué du jardin regrette amèrement les concerts du soir qui viennent troubler sa solitude.

Une anecdote sur Blondin

J'ai pourtant vu Blondin, dont l'aplomb est imperturbable, rester court une fois. Cham était venu le voir et s'entretenait avec lui sur ce ton d'ironie douce qu'il ne quittait jamais. Blondin était un peu agacé. Pour couper court aux propos légèrement sceptiques du caricaturiste : — Parbleu, monsieur Cham, fit-il, il y aurait un moyen bien simple de vous renseigner sur les émotions auxquelles je puis être en proie. Faites-moi l'honneur de monter sur mon dos et je vous transporterai d'un bout de ma corde à l'autre. C'était un coup droit. Cham fut interdit... pour une demi-minute. Après quoi, se retrouvant à la riposte avec sa présence d'esprit merveilleuse : — J'accepte, monsieur Blondin. — Mouvement d'étonnement de l'acrobate. — J'accepte, mais à une condition. — Laquelle ? — A condition que c'est moi qui vous porterai et que c'est vous qui grimpez sur mes épaules... Blondin fut ahuri.

L'ESPRIT DES DANSEUSES

On prête peu d'esprit aux danseuses. Le chroniqueur de la Liberté trouve que l'on est vraiment injuste à leur égard et il répare généreusement cet oubli :

Mlle Mante disait un jour à Mme Montessu : — Ma Sylphide, je te confierai l'adresse de ma modiste si tu me devines. Quelle est la partie du monde que les criminels affectionnent le plus ? — Je ne sais pas, répondit Mme Montessu. — Eh bien, répondit Mlle Mante, c'est l'Afrique, parce qu'ils sont sûrs d'y trouver la Lybie (l'alibi).

Mlle Sophie Dumilâtre disait à Mlle Carré : — Je te jure que tu me feras un vif plaisir si tu me devines. Quel est le dictionnaire français qu'on n'a guère le courage de lire à Dublin ? — Je ne sais pas, répondit Mlle Carré. — Eh bien ! répondit Mlle Dumilâtre, c'est le dictionnaire Landais ; parce que pour en faire lecture, il faut avoir le courage de lire Landais (de l'Irlandais).

Mlle Noblet disait à Frédéric-Lemaître : — Je te donnerai des épaulettes de général pour la reprise de Vautrin si tu me devines. Pourquoi, en parlant d'une femme d'Agen, commet-on une faute de géographie ? — Je ne sais pas, répondit Frédéric. — Eh bien, répondit Mlle Noblet, c'est parce qu'on dit Agonoise (Agen Oïse) au lieu de Agen (Lot et Garonne).

Mot de Mlle Fitzjames, danseuse. Elle disait à Mlle Billon : — Billon, ma colombe, je te ferai faire un article magnifique dans le Courrier français, si tu me devines. Qui prouve que Sapho n'était pas une femme propre ? — Je ne sais pas, répondit Mlle Billon en faisant un entrechat. — Eh bien ! répondit Mlle Fitzjames, c'est qu'elle avait beaucoup de goût pour sa lyre (salir)

Carlotta Grisi disait à Lablache : — Je te fais de mes propres mains un plat de macaroni à l'italienne si tu me devines. Quelles sont les bottes de cirage qui ne valent rien.

— Je ne sais pas, répondit Lablache. — Eh bien ! répondit Mlle Grisi, ce sont celles qui ont beaucoup de circonférence (de ciré qu'on fait rance).

NOUVELLES BIZARRES

— Faut-il que cette bête soit bonne ! — Cette rosse, qui monte sa chair à vif ! — Puisque, pour l'entamer, on n'a pas pu attendre qu'elle soit morte !

Autre clochs. — Mon cher, c'est à devenir fou. Il est impossible de faire raisonner les femmes. — Erreur. Il suffit de leur donner des claques au bon endroit : elles raisonnent.

Au bal. — N'est-ce pas là la belle Mme de J... ? — Elle-même ; parlez plus bas. — Peste ! vous êtes un heureux coquin !

De l'Événement Aux Folies-Bergère : Un provincial, croyant s'adresser à une caissière, demande une avant scène à une mouquette. Alors celle-ci : — Ma foi, monsieur, je ne les loue que par paire.

Une personne, d'une maigreur extrême, se plaignait d'avoir tout tenté, inutilement, pour acquérir de l'ampleur. — Faites-vous mettre en prison, sans motifs graves, lui dit-on. Il sera facile ensuite de vous faire élargir !

Entre elles. — Il te fait souvent de pareilles scènes et tu le tolères ? — Je subis ses orages, — pour qu'il éclaire !

Extrait d'un feuilleton naturaliste : " Notre héros rentrant affamé, sa femme le régala d'un bon soupir. " Le plus fort, c'est qu'il en eut une indigestion.

Entre vieilles amies : — Moi, ma chère, je l'aurais tué carrément. — Oh ! pour une pauvre calomnie ! — Si on vous avait calomnié, vous ? — Hélas ! il est passé le temps où on nous calomniait !

Les anarchistes se réunissent dans un endroit clos. Voici le compte rendu de leurs discussions : — Plus de capital ! — Plus de patrons ! — Plus de fournisseurs ! — Plus d'impôts ! — Plus de propriétaires ! Un assistant mieux intentionné. — Quoi, a'ors ? Les socialistes justement irrités. — Des navets !

Il est des âmes limpides et pures, où la vie est comme un rayon qui se joue dans une goutte de rosée.

Lu dans une revue scientifique : Le poisson qui venait d'être pris faisait des efforts "suthumânis" pour s'échapper.

Entre portières, au square Montholon : — Ma fille annonçait de grandes dispositions pour le piano ; je l'ai tellement poussée, qu'à sept ans elle joue déjà à quatre mains. Et la vôtre ? — Oh ! médème, la mienne ne joue encore qu'à quatre pattes.

On joue au trente-et-un. Un monsieur, passablement fat, quoique fort laid et fort mal tourné, perd pour un point : — Vous perdez pour avoir cherché le brelan de dames, lui dit son voisin. — Je sais bien que ce n'est pas le jeu, répondit-il ; mais que voulez-vous ? les dames m'ont toujours ! — Excepté madame sa mère ! murmura quelqu'un.

Le comte Laplace ne croyait pas en Dieu ; il voulut une fois convertir Napoléon qui lui dit : " Monsieur, si je pensais comme vous, je serais trop malheureux, laissez-moi espérer qu'il est un lieu où je ne rencontrerai pas ceux qui vous rassemblent. " — Votre Dieu, dit le géomètre, ferait-il avec toute sa puissance, un bâton à un boût ? — Je présume qu'il peut tout, puisqu'il fait agir des corps évidemment privés de cervelle. "

Vieux mot, mais drôle quand même : Dans un café de province, un chercheur de charade parle : — Mon premier a la coqueluche, mon second a la rougeole, mon troisième a la fièvre typhoïde, mon quatrième a le choléra... — Et votre tout ? — Mais c'est de mes enfants que je parle.

Un monsieur se laisse attribuer la paternité d'un bon mot, lorsqu'un érudit de la société lui fait observer qu'il est de Fontenelle. Le monsieur, sans se déconcerter : — Parbleu ! Fontenelle est de mon cercle, et c'est au cercle que je l'ai dit...

Du Charivari. Dédié aux dames Le maquillage en France a fait tant de progrès, qu'on y rencontre des jeunes filles de dix-huit ans qui ont déjà l'air d'être bien conservées.

Un vieux villageois meurt dans un petit village des environs de Paris. Sa fortune paisiblement amassée était toute au soleil et tort rondelette. Un des neveux du défunt, qui se croyait son héritier, se présente quelques jours après chez le notaire, et, avant de lui parler de la succession, croit devoir verser quelques larmes. — Ce pauvre oncle, murmure-t-il, lui si bon ; si affectueux ! je ne le reverrai donc plus !

Le notaire laisse le neveu se livrer à toutes les démonstrations de la douleur la plus vive, après quoi il lui dit tranquillement : — Vous savez qu'il ne vous a rien laissé du tout, votre oncle ! — Comment, s'écrie le neveu en changeant tout à coup de ton, je n'hérite pas ! Mais alors, pourquoi m'avez-vous laissé pleurer là comme un imbécile pendant une demi-heure ?

A la correctionnelle : L'AVOCAT. — Mon client est digne d'indulgence. Car il n'a pris que dix francs, et n'a pas touché au portefeuille qui contenait cinq mille francs. (L'accusé s'écroule en larmes.) LE PRÉSIDENT, touché. — Vous vous repentez ? L'ACCUSÉ. — Oui, de n'avoir pas vu le portefeuille.

Dans un bureau de journal : — Comment ? tu as l'aplomb de soutenir que mon ami X... n'est pas poète !... Tu n'as donc jamais lu ses œuvres !... Il est poète depuis la racine des cheveux jusqu'à la cheville ! — Oh !... Tu as raison !... la cheville, surtout !...

GRAPILLAGES

La gastronomie est une science plus utile à l'humanité que l'astronomie.

Le jour du terme, M. X... au baron Rapineau :

—Vous avez l'air tout guilleret ! —Oui, je viens de toucher mes loyers et veut faire une petite débauche. Nous allons boire un stock à nous deux !

—Ah ! mon cher, dit Calino à un ami qu'il rencontre sur le boulevard, que je suis aise de vous voir. Imaginez-vous que l'on m'avait dit que vous étiez mort, et qu'il m'a été absolument impossible d'aller à votre enterrement. Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas ?

Un vieux buveur, resté veuf, venait de mourir et son gendre consultait un marbrier au sujet du monument funéraire.

—Voudriez-vous un fût de colonne ? lui demande le funéraire industriel.

—Non pas ! réplique l'autre ; je connais les goûts du défunt : une colonne de fûts ferait bien mieux son affaire.

Au Ramolli-Club, Guibollard développe ses théories sur les musiques comparées des divers pays, et notamment de la France et de l'Italie.

Quelqu'un l'interrompt : —Dites-nous d'abord à quoi vous distinguez la musique française de la musique italienne ?

—Mais c'est bien simple ; l'une se chante en français et l'autre en italien.

Un poète chevelu est admis à lire une pièce devant un comité.

Il s'installe, pose un manuscrit sur la table, en extrait des mouchoirs tout neufs et en présente un à chacun des assistants, puis, s'inclinant, il s'écrit : —C'est un drame !

Un député qui, aux dernières élections, a subi les rigueurs du suffrage universel, se console en dînant avec quelques amis dans un bon restaurant.

—Et comme vin, monsieur ! demande le sommelier. J'oserai conseiller à monsieur le cloz-vougeot 1871. Il est très renommé.

L'ex-député, soupirant : —Il est bien heureux !

Le gain étonnant de Wiberg. — Aug. Wiberg, 1431, Dixième Rue Sud, Omaha City, possédait un cinquième du billet 73,040 qui gagna le prix capital de \$150,000 dans le tirage de la loterie de l'Etat de la Louisiane, à la Nouvelle-Orléans, mardi, 16 mars ; il envoya son billet à la banque nationale de la Nouvelle-Orléans, par l'intermédiaire de la Ire Banque nationale d'Omaha et reçut un chèque de \$30,000 sur la banque nationale de Hanover. Ce chèque fut envoyé à Kountz Bros. New-York où il fut échangé contre la somme de \$30,000. — Omaha (Neb.) Republican, 17 avril.

Un matelot, retour de l'Annan et du Tonquin, est fêté par des amis auxquels il raconte ses impressions.

—As-tu vu le roi des Annamites ? lui demande un des convives.

—Pas du tout... et c'est heureux pour moi. Car, d'après les codes du pays, celui qui le regarde une première fois, est décapité, et la seconde fois il est expulsé !...

M Prud'homme a conduit son fils au café concert :

—Ah ? papa, regarde donc le monsieur qui veut battre la dame qui est en robe jaune.

—Mais, mon ami, c'est le chef d'orchestre qui bat la mesure.

—Oh non ! je suis sûr qu'il l'a attrapée, la voilà qui crie !

—Non, mon ami, elle chante solennement !

Au restaurant :

Un loustic observe un voisin qui a l'air de chercher sur la table.

—Monsieur, lui dit-il, vous avez perdu quelque chose ?

—Non, je cherche les cornichons —Ah ! je voyais bien aussi que vous n'étiez pas dans votre assiette !

Au palais-Royal :

—Oh ! mademoiselle, laissez-moi vous faire la cour... —Des comptes ?

Dans un village de Normandie. Le curé du village, grand amateur des tripes à la mode de Caen, envoie sa vieille domestique chez un restaurateur de la ville voisine, nommé David, renommé pour la façon supérieure dont il accommode le plat si cher aux Normands.

—Nanette, dit-il à sa bonne, faites vite votre commission et tâchez d'être de retour pour la messe.

—Oui, monsieur le curé.

Nanette s'en va, fait diligence et revient à l'heure indiquée par son maître.

A un certain moment, celui-ci monte en chaire et se met à prêcher.

—Eh bien ! monsieur le curé ? L'histoire ne le dit pas, mais ce qu'elle raconte, c'est que Nanette s'endormit.

Le sermon continue et, dans la chaleur de l'improvisation, l'orateur s'écrie :

—Que disait le bon roi David ?... Que disait David ?...

Nanette se réveille en sursaut et répond :

—Monsieur le curé, il a dit qu'il n'avait plus de tripes. Tableau !...

Interrogatoire :

—Prévenu, vous avez abordé une jeune fille tout en larmes, sur un banc du Palais-Royal.

—Oui, monsieur le président.

—...Et sous prétexte de la consoler, vous lui avez volé sa montre, une vieille montre de famille...

—Je croyais que c'était un oignon qui la faisait pleurer !

On ne doit jamais parler politique à table. C'est, en effet, prendre mal son temps pour gouverner l'Etat que choisir le moment de la journée où l'on est le moins capable de se gouverner soi-même.

Chez le coiffeur : Le rasoir est horrible, L'opération est douloureuse en diable, et le client l'interrompt à chaque instant par des gémissements.

A la fin, le coiffeur, en regardant sa victime :

—Je crois que je vous ai un peu coupé ? Le client, frodemment : —Vous ne m'avez pas coupé. Vous m'avez découpé.

Un acheteur marchandé une armoire vermoulue, lézardée, écorcée à tous les coins.

—Monsieur n'ignore pas, dit le marchand, que les meubles ayant servi se paient 20 pour 100 plus cher. C'est 120 francs.

—Très bien !... remettez l'armoire complètement à neuf, et je vous en donne cinq louis.

Guibollard se promène avec un ami qui est pris soudain d'un saignement de nez :

—Courons vite chez un pharmacien, s'écrie le doux gâteux. C'est très dangereux, un de mes oncles en est mort à Solférino.

—Comment ! mort d'un saignement de nez ?

—Oui ! un saignement de nez causé par une balle qu'il a reçue en pleine figure !...

Dans un concert de musique de chambre.

Un assistant babille à se décrocher la mâchoire :

—Vous n'avez pas l'air de vous amuser beaucoup, lui dit son voisin.

—Oh non !

—Alors, pourquoi venez-vous ici ?

—Parce que rien n'est comparable au plaisir que j'éprouve en sortant !

—A l'étude :

—Maitre Letapé, notaire, s'il vous plaît ?... —C'est ici.

—Je viens à propos de la succession de M. Durand.

—A quel titre ?... —A titre... de rentes. Je suis l'héritier.

Entre partisans de la politique coloniale :

—Enfin, voyez comme, depuis qu'il a signé le traité du Bardo, le bey de Tunis s'est tenu sage.

Il est doux comme un mouton. —Dites, plutôt comme un bey lié.

M. P... est riche, avare et naïf.

—Comment ! lui disait un de ses amis, un homme comme vous peut-il prendre des troisièmes en chemin de fer ?

—Dame, murmura M. X..., puisqu'il n'y a pas de quatrièmes !

Un Grandet de province entre chez un coutelier pour acheter des couteaux de table.

Le marchand lui montre des échantillons.

—Coupent-ils bien ? interroge le client.

—Oh ! monsieur, ils sont de première qualité.

—Croyez-vous que, dans un repas, ils puissent couper l'appétit aux convives ?

Les individus qui sont toujours à veiller sur leur santé ressemblent aux avarés qui amassent des trésors dont ils n'ont jamais l'esprit de jouir.

Un locataire à son concierge :

—Vous ne m'avez pas monté mon journal.

—Je ne sais plus où je l'ai fourré. Mais, tenez en voilà un autre.

—Un autre ? mais... —Oh ! cela ne fait rien. C'est un journal à trois sous comme le vôtre.

Un bourgeois reconnaît, dans une guinguette, à côté de lui, un mendiant loquace auquel il a donné vingt centimes la veille.

—Tiens, lui dit-il, vous étiez sourd-muet, hier !...

—Monsieur, lui dit le sourd-muet, le bon Dieu lui-même s'est reposé le dimanche !

Calinotade d'enfant :

—Eh bien ! mon petit Paul, à la dernière composition, as-tu été bien placé ?

—Oh ! oui, bonne maman... j'étais près du poêle !

Une légende du Charivari pleine d'enseignements :

Un monsieur scrute dans un restaurant l'addition que lui présente le garçon.

—Comment ! garçon, vous me comptez un simple bifteck 3 francs ?

—Il faut bien petit, à petit habituer les clients aux prix de la prochaine Exposition.

Un de nos confrères raconte que l'auteur des Trois Mousquetaires avait une cuisinière étonnante :

Elle était arrivée à écrire son nom Sophie, sans employer une seule de ses lettres. Elle l'orthographiait ainsi : (S)ouph(y). Son patron restait en admiration devant cette trouvaille.

Il y avait de quoi.

X... se plaint de sa femme à un ami.

—Oui, mon cher, elle a un caractère impossible : depuis vingt ans notre ménage est un véritable enfer.

—Alors pourquoi ne divorcez-vous pas ?

—Impossible, nous ne sommes pas mariés !

Un mot pratique :

—Mon ami, que me donnes-tu pour mes étrennes ?

—500 francs.

—Oh ! comme tu es gentil, avec cet argent je m'achèterai...

—Minute... je te donnerai 500 francs pour payer le terme.

Dans un salon :

—Vous savez que X... se marie ?

—Oui, mais son choix me paraît hasardeux ; on dit la future fort légère...

—Quelle calomnie ! elle est d'une excellente famille. On dit même qu'elle a été élevée aux Oiseaux.

—C'est pour cela qu'il faut bien la tenir en cage !

Mme Guibollard lit à haute voix le feuilleton d'un petit journal du matin :

—Lorsqu'Alfred pénétra dans le salon le mari s'y trouvait. L'épouse coupable et son amant échangeaient un signe muet...

—Un signe muet ?... Il y a donc des signes qui sont pas muets ?

—Mais certainement, ma chérie, répond Guibollard. Est-ce qu'on ne dit pas : le chant du Signe ?

En soirée.

Une dame un peu mûre minaude avec un jeune homme :

—Vous comprenez, monsieur, vous pourriez me compromettre... Je suis obligée de me renfermer dans la réserve...

—La réserve ? Oh ! madame... vous voulez dire la territoriale ?

UNE OFFRE LIBERALE

La " Voltaic Belt Co. " de Marshal Mich. offre d'envoyer ses célèbres ceintures voltaïques et ses applications électriques, pour un essai de 30 jours, à tout homme affligé de débilité nerveuse, perte de vitalité ou de virilité, etc. Des circulaires illustrées donnant tous les détails sont envoyées sous enveloppes cachetées, port payé. Ecrivez leur de suite.

Du Gil Blas :

Un prévenu est interrogé par le juge d'instruction.

—Vous avez, dit le magistrat, contrefait la signature de M. Thomas.

—Moi !... j'ai tout bêtement signé mon nom.

Comment !... votre nom ?... vous vous appelez Landinois.

—Ah ! vous savez, monsieur le juge... les noms propres, ça n'a pas d'orthographe !

L'horreur d'un farouche conseiller municipal pour le mot " saint " est poussée à un tel degré qu'il évite même toutes les consonnances où se trouveront ce mot :

Quelqu'un étant venu à prononcer, sans malice, des simples mots :

—L'essaim des abeilles... —Dites le bataillon scolaire des abeilles ! rectifia sévèrement le conseiller municipal.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin, ne pratiquant plus, a reçu d'un missionnaire des Indes-Orientales la formule d'un remède végétal très simple pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, de la Bronchite du Catarrh, de l'Asthme, et de toutes les affections de la gorge ou des poumons. Aussi guérison positive et radicale de la débilité nerveuse et de toute autre maladie nerveuse. Le docteur après en avoir expérimenté l'efficacité dans des milliers de cas a senti qu'il était de son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par ce motif et le désir de soulager les souffrances humaines, j'enverrai gratis, à tous ceux qui le désirent, la formule, en Allemand, Français ou Anglais, avec toutes les renseignements pour le faire et l'employer.

Envoyer par la poste : un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

W. A. NOYES, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

W. A. NOYES, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

W. A. NOYES, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

W. A. NOYES, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

W. A. NOYES, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

W. A. NOYES, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

W. A. NOYES, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

W. A. NOYES, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

W. A. NOYES, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

W. A. NOYES, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

W. A. NOYES, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

W. A. NOYES, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.



PRIX CAPITAL \$150 000

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels éliminatoires de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Commissionaires.

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

J. H. OGLESBY, Pres. Louisiana National Bank J. W. KILBRETH, Pres. State National Bank A. BALDWIN, Pres. New-Orleans National Bank

ATTRACTION SANS PRECEDENTE

Plus d'un demi million distribué

Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée en 1868 pour 25 ans par la Législature, pour des fins d'éducation et de charité, avec un Capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$650,000. Par un vote populaire écrasant, ses privilèges devinrent partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A. D., 1879. Les grands tirages simples ont lieu mensuellement. Ils ne sont jamais remis. Examinez la distribution suivante :

103ème TIRAGE MENSUEL

Tirage Extraordinaire Trimestriel A l'Académie de Musique, Nlle-Orléans. Mardi, 15 Juin 1886

Sous la surveillance personnelle et sous la direction du Gén G T BEAUREGARD, de Louisiane et Gén JUBAL A EARLY, de Virginie.

Prix capital - - \$150,000

Notice : Les Billets sont à \$10 seulement. Moitié, \$5. Cinquième, \$2. Dixième, \$1.

Table with 2 columns: Prize description and Amount. Includes 1st Grand Prix (\$150,000), 2nd Grand Prix (\$50,000), etc.

PRIX APPROXIMATIFS

2,279 Prix, s'élevant à \$522,500

Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie à la Nouvelle-Orléans.

MANDATS DE POSTE, Mandats d'Express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire, Billets de banque par Express (à nos frais) doivent être adressés

M. A. DAUPHIN, Nouvelle-Orléans, La. M. A. DAUPHIN, Washington D. C.

AVIS AUX MERES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille de " Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale, et votre petit malade sera soulagé immédiatement.

Ayez confiance, 6 aères, ce remède est infail liblé. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général.

Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des Etats-Unis. Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts. la bouteille.

LOUIS LARIVEE FILS

Marchand de Poissons en gros et en détail.

MARCHE BONSECOURS No 1

Toutes sortes de POISSONS frais et salés.

Importations quotidiennes et spéciales pour COMMUNAUTES, RÉSTAURANTS, HOTELS, Etc.

TELEPHONE 663

Effets livrés à domicile gratis. Montréal, 23 mai 1884.—34